



Des auteur(e)s et des intrigues près de chez vous !

L'Armorique...

*Contrairement à ce que l'on peut croire bien souvent,
l'Armorique ne correspond pas seulement à la Bretagne,
mais englobe, à l'Ouest, tout le territoire français situé
entre les estuaires de la Seine et de la Gironde.*

Une contrée envoûtante où le polar tisse sa toile !...

*BLH Éditions
Vos émotions, notre passion.*

RÉACTIONS EN CHAÎNE



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH Éditions – 2024
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren

www.blh-editions.com

Imprimé en Bretagne

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : mars 2024

YANNICK GLOAGUEN

RÉACTIONS
EN CHAÎNE



Prologue

"Le sale temps court ainsi de par le monde et la seule chose à faire est de l'affronter"

Joseph Conrad – Typhon.

*

**Plogoff,
février 1980.**

Février allait tirer sa révérence et la douceur océane aurait du mal à combattre la froidure qui s'infiltrait partout. Après une journée sombre et froide, le soir était tombé sans crier gare.

L'obscurité était maintenant complète. Des hommes avançaient en silence à l'abri d'une haie couronnant un muret en pierre sèche qui cachait un champ fraîchement labouré. Le dos courbé, ils se suivaient en file indienne le long de la petite berge herbeuse que la charrue n'avait pas défoncée.

Casque, lunettes de moto et foulard sombre leur couvrant le bas du visage, ils étaient vêtus d'un blouson léger et d'un pantalon treillis. Afin de bondir et de se mettre à courir le moment venu, ils avaient troqué leurs lourdes *rangers* pour des chaussures de sport.

L'homme de tête leva la main et le groupe s'accroupit en un instant. Il se retourna et fit quelques signes avec les doigts ; les autres opinèrent du chef.

Le meneur écarta ensuite des feuillages et pivota de nouveau vers son groupe. À l'aide de l'index et du majeur, il mimait quelqu'un qui marchait, puis montra quatre doigts.

Les casques hochèrent à l'unisson. Les mains se crispèrent et les jarrets se tendirent ; les corps prêts à s'élançer. Les hommes reprirent leur progression, avançant sous le couvert, sans faire de bruit.

La traque avait commencé.

Il y en avait quatre, mais, ce soir, il ne leur en fallait qu'un seul, juste un.

Soudain, un sifflement traversa l'air du soir.

Une main se leva ; le groupe stoppa.

— Ils nous canardent !

Un bruit métallique résonna.

— Encore de la caillasse ?

Pour toute réponse, un des hommes s'écroula.

La colonne se regroupa autour du corps inerte. Le casque était enfoncé.

— Un boulon, c'est un putain de boulon, cracha un des gendarmes mobiles. Mais qu'est-ce qu'ils veulent ces cons ?

— Ces salauds veulent nous faire la peau, mon lieutenant ! gronda un autre pendant qu'il aidait son camarade à se relever.

— Calmez-vous les gars, fit l'officier, c'est rien.

Dans son for intérieur, il savait que l'affaire devenait plus sérieuse que prévu.

*

Rennes, début mars, de nos jours.

Erwan se réveilla au beau milieu de la nuit. La tête bien calée sur l'oreiller, il gardait les yeux ouverts comme pour essayer de percer l'obscurité de la chambre. L'éclairage public arrivait à poindre sous le volet roulant et une multitude de détails s'offrit peu à peu : le fauteuil qui portait les vêtements, la porte du placard et les lattes de ses persiennes. Tous ses sens étaient maintenant en alerte : la douceur des draps de lin sur son corps nu et l'odeur discrètement boisée de la chevelure de Valérie. Jusqu'au goût qu'il sentait encore sur sa langue ; cette légère amertume puisée aux petites lèvres de Val. Ses oreilles percevaient maintenant, et de plus en plus distinctement, la respiration régulière de sa compagne. Tout lui paraissait calme et serein.

Quelque part, dans le lointain, il crut entendre la sirène deux tons d'une voiture de police, et puis des cris, plus proches. Il se concentra. À présent, même le souffle de la ville tout entière lui parvenait. Il pouvait sentir la respiration de Rennes enserrée dans son corset périphérique.

Il se tourna vers sa compagne, soupira, se remit sur le dos et essaya de se rendormir. Peine perdue. Ses pensées avaient décidé de passer en mode rumination. « *Dors !* avait-il envie de commander à son cerveau ; *mais dors, nom de Dieu !, que je puisse dormir moi-même !* »

Ça faisait un moment que ça durait. Trop peut-être ! Erwan savait que Valérie désirait un enfant :

— L'horloge biologique, lui avait-elle dit, comme une excuse.

Lui aurait aimé rester dans son rôle de vieil ours mal léché ; une attitude qu'il affectionnait depuis qu'il

s'était rendu compte du confort qu'apportait l'âge mûr couplé à un célibat retrouvé après un divorce éprouvant. Certains de ses collègues lui enviaient cette liberté, mais aussi, et surtout, la relation qui s'était tissée entre lui et la jeune capitaine.

« Il a tout pour être heureux, ce con : encore beau mec, un super boulot et une jolie nana qui l'aime », pouvait-on entendre dire de temps à autre.

Erwan Le Bleiz portait bien sa petite cinquantaine. Un peu plus grand que la moyenne et doté de larges épaules, il restait brun quoique ses tempes se parsemassent de gris. Parfois, il aurait aimé garder l'air négligé qu'offre une barbe de trois jours, mais il arborait la plupart du temps un visage glabre, évitant le travail quotidien de taille et de coupe. Son teint hâlé donnait plus d'éclat encore à ses yeux verts.

Toujours vêtu sobrement, mais avec goût, il conservait une allure à s'étirer sur deux pages dans un magazine.

« Une figure de mode », lui aurait dit sa défunte grand-mère, celle qui était enterrée près de la mer, en pays bigouden, celle qui l'avait bercé contre sa poitrine, serrée dans le velours noir.

Au matin de dimanches ensoleillés, il revoyait encore sa haute coiffe blanche qui pointait vers le ciel bleu de son enfance.

Le commissaire se savait plutôt pas mal de sa personne, mais quand il se fixait dans le miroir de sa salle de bains, il lui arrivait bien souvent de se demander qui était ce type. Cette enveloppe charnelle qui lui rendait bien des services, et de toutes sortes, correspondait-elle à ce qu'il était vraiment ? Ses yeux verts et son sourire cachaient bien souvent des idées noires qui remontaient du plus profond de son être.

Nonobstant toutes ces années de bons et loyaux services en tant que policier, il lui semblait qu'il était parvenu au bout de sa vie professionnelle.

La création de la CEHN, la Cellule d'Enquêtes Hors Norme, représentait le point d'orgue de sa carrière dans la Police. Ce groupe spécial, unique dans son genre, s'occupait d'investigations sortant de l'ordinaire. Toutes les affaires tordues, bizarres, et parfois paranormales tombaient dans son escarcelle. Le Bleiz ne pouvait qu'être fier de cette réussite.

Néanmoins, le commissaire en avait sa claque. Ras-le-bol des crimes divers et variés, des situations glauques et de la perversité. Excédé par la misère sociale, affective et sexuelle qui gangrenait une partie de la société, il en avait assez d'être confronté à l'affliction des victimes et des familles, aux non-dits et à toute cette charge mentale qu'il fallait laisser à la porte de chez soi, mais qui entraît quand même.

Il se souvenait encore de ses premiers pas dans la Police. Le premier jour, son chef l'avait accueilli en lui disant qu'il avait toute une vie devant lui... Une vie de flic, plus qu'une vie de famille. Mais, ça avait filé si rapidement !

Tous ces moments qui lui avaient paru souvent une éternité ne semblaient plus que les quelques perles d'un collier fragile, trop vite enfilées. À présent qu'il prenait sa retraite, avait-il toute la mort devant lui ? Pourtant, il aurait dû y voir l'espoir d'une vie nouvelle. Moins longue, sans doute... Mais, qui peut savoir exactement le temps qu'il lui reste à vivre ? Trente ans, deux mois ou cinq minutes ?

Valérie et lui, ça s'était fait sur un coup de tête, comme pendant une soirée arrosée où l'on décide de refaire le monde et de changer sa vie. Le plan avait été

construit sans être mûrement réfléchi. Les deux loustics avaient fait la nique à leurs vies. Ils s'étaient imaginé une nouvelle existence comme un inventaire à la Prévert ; une maison à la campagne, un jardin, des animaux, et pourquoi pas un enfant pour égayer tout ça ? Toutefois, il leur semblait que deux flics appartenant au même service, appelés sur des missions souvent longues et parfois lointaines, ne pourraient pas vivre ensemble un tel bonheur au quotidien. Alors, pour elle, ce serait la continuité de sa carrière et pour lui, la retraite, avec certainement un autre boulot plus « calme » à la clé.

Ivres de tous ces projets, ils s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre sans penser une minute à une possible gueule de bois le lendemain matin.

Les papiers de Valérie et d'Erwan étaient prêts : candidature au concours de commissaire pour l'une, admission à la retraite pour l'autre. La boucle semblait bouclée.

S'abandonnant à la chaleur du lit, il se remémora leur conversation du soir. Il se sentait si bien et tout était si beau, si lisse. Une histoire d'amour en remplaçait une autre. Son amour vache pour son métier et la Police, et son nouvel amour qui lui offrait la liberté.

Doucement, précautionneusement, Bécaud s'infiltra dans sa tête : *Et maintenant, que vais-je faire de tout ce temps que sera ma vie ?*

Il n'avait aucun doute là-dessus, il avait aimé son boulot et il l'aimait sûrement encore, mais, désormais, le futur ex-commissaire Le Bleiz avait des projets plein la tête.

1

**Concarneau,
2006.**

Il a bu à midi. Beaucoup bu. Il a mangé à peine, et remâché beaucoup.

Et puis, ça a démarré en début d'après-midi. Il s'est installé dans la grange, à l'étage ; c'est là qu'on entreposait le foin autrefois. Il n'en reste que le souvenir et l'odeur. Depuis longtemps, les poussières ne tombent plus entre les planches disjointes. En revanche, des cordes de chanvre pendent toujours aux poutres. Elles sont assez solides pour enserrer des bottes de paille ou serrer un cou, mais bien trop fines pour supporter un corps.

Il caresse la vieille pétoire, celle de son grand-père. Cette carabine a effrayé plus de lièvres que de soldats allemands et la famille l'a toujours su, malgré les histoires que le vieux a bien voulu lui raconter. Mais, aujourd'hui, elle fera peut-être l'affaire. Mieux que le vieux revolver enroulé dans son torchon graisseux. Un colt 45 piqué à un Amerloque qui s'était endormi dans un fossé après avoir vidé une dernière bouteille d'alcool de pomme.

Lui, ce n'est pas de la pomme qu'il a choisi aujourd'hui, mais du pur malt. La bouteille de whisky qu'il a emportée se vide à vitesse grand V et l'alcool lui embrume l'esprit.

Il se revoit gamin, ici même, lové dans le foin. Il est bien, il fait chaud et ça sent bon. Toute la journée, les adultes ont trimé dur, et les enfants ont joué à travailler. En bas, dans une grande pièce ombreuse, les grandes personnes, le ventre calé à une longue tablée de cochonnailles, s'envoient du cidre et du *lambig*, l'alcool de pomme qui désinfecte tout : le cul des porcelets émasculés à la va-vite comme les estomacs ou les genoux égratignés. C'est l'été : la saison de toutes les réserves de nourriture. C'est aussi celle de la chaleur, des moiteurs. Alors, pourquoi rester sur sa réserve ? Bouffons tout, mangeons-nous !

Il ressent au bout de ses doigts le coton un peu rêche de la petite culotte de sa cousine et il se remémore la douceur de sa main d'infirmière. Au plus fort de l'été, il avait souvent joué les grands blessés de guerre, et il savait maintenant, mais sans doute trop tard, qu'il aurait dû endosser le rôle du médecin plus souvent. C'était comme ça et, depuis ses jeux d'enfants, il n'avait pensé qu'à jouir en égoïste.

Mais, de toute façon, qu'est-ce qu'il en avait à foutre !

Sa vie de gosse, c'était si loin !

Et sa vie d'adulte ? On l'avait foutue en l'air.

Ou plus exactement, ils l'avaient foutue en l'air. « Ils », un si petit mot, trois lettres seulement, incarnant la multitude de tous ces salopards qui se gobergeaient dans leurs palais dorés.

Lui, il avait bossé !

Et eux, ils l'avaient baisé !

Il ne digère plus de leur avoir lâché du fric pour préserver trois francs, six sous.

C'était il y a près de vingt ans.

« Nos deux gamins ont fini par en avoir marre de nos engueulades permanentes et ils sont partis au loin, marmonna-t-il en son for intérieur, et ils ne sont jamais revenus. Jeanne a trouvé du réconfort dans le fond d'une bouteille et le lit d'un maquereau. Quant à moi... Chaque matin, la vue d'un verre d'alcool réveille la bête qui sommeille juste là, au fond de moi. Et pourtant, souvent je me suis dit que je ne boirai plus ; que c'était terminé, et ça, pour toujours ! »

Mais, cet après-midi, il n'en peut plus.

« J'en ai vraiment ma claque de cette vie de merde. Tout avait pourtant bien commencé... »

2

Je ne bois plus

Je ne bois plus

C'est décidé je ne bois plus

C'était terminé, et ça, pour toujours

Plus souvent qu'à mon tour

J'ai lancé mon foie par-dessus les moulins.

Plus souvent qu'à mon tour

J'ai éventré d'une rasade quelques barriques de vin.

Alors c'est décidé, je ne bois plus

C'est terminé pour toujours

Mais ce putain de vin est vivant

Et je connais son langage

D'abord, il prend langue avec moi

Gentiment, tranquillement

Mais, soudain, il me saute à la gorge

Et je laisse comme un con

Tout son corps m'envahir d'une goulée

Il me prend la tête, m'irradie la cervelle

Me réchauffe l'estomac

Et file à mes orteils

Alors, je ne pense plus qu'à recommencer

Un liquide ambré, des dizaines de degrés

Ça suffit à me rendre cinglé

Et je ferais n'importe quoi

Pour éteindre ma soif.

*

Quimper, 27 juin, de nos jours.

Trois mois ; trois mois déjà !

Trois mois que l'ex-Commissaire Le Bleiz et sa compagne, la capitaine Valérie de Staël, avaient quitté Rennes pour déposer leurs bagages à Quimper. Trois mois que des cartons restaient encore empilés contre un mur de la chambre d'amis dans leur nouveau logement de Quimper. Certains étaient marqués « vêtements » et d'autres « bouquins »... Ces derniers prenaient le plus de place.

Malgré quelques regrets, ils avaient renoncé à Rennes et à leur « vie d'avant » comme ils l'appelaient désormais tous les deux. Mais, le changement était-il si radical ? Ils avaient quitté le centre historique de Rennes pour un appartement du vieux Quimper, à deux pas de la cathédrale Saint-Corentin. Les rues pavées, le colombage et la vieille pierre ne resteraient-ils pas leur univers ? Valérie avait pris ses marques assez rapidement au commissariat de Concarneau où elle avait été mutée et Erwan avait profité d'un peu de temps libre avant de prendre de nouvelles fonctions...

Mais, ce n'était sûrement pas l'appât du gain qui l'avait motivé ; il aurait pu vivre assez aisément de sa pension de commissaire. En réalité, la nouvelle vie qu'il avait crue plus facile se révélait bien plus compliquée qu'il ne l'avait imaginée. Il ressentait comme un malaise ou plutôt une certaine anxiété et, après réflexion, il ne savait toujours pas s'il craignait de s'ennuyer ou tout simplement de vieillir.

Il avait donc sauté sur l'opportunité qu'offrait l'enseigne Croisement, un hypermarché flanqué de sa galerie commerciale. Depuis six semaines, il y officiait en tant que chef de la sécurité.

Quant à Valérie, elle avait pris la décision de se faire couper les cheveux. Elle avait choisi de se séparer de ses boucles châtaines et de tout ce qui allait avec : piques, épingles, peignes, barrettes et autres chouchous. Elle s'était longuement regardée dans le miroir de la salle de bains et elle l'avait décidé, comme ça, sur un coup de tête. Changement de vie, changement de coiffure.

Pourtant, en y réfléchissant bien, elle osait penser que, si cet acte semblait anodin en apparence, son geste dépassait le simple relooking. Tandis que le coiffeur tournait autour d'elle, elle avait regardé les mèches tomber sur ses épaules et sur le béton ciré du sol. L'impression avait été rapide et fugace. Au plus profond d'elle-même, elle ne ressentait pas de tristesse, mais une douce douleur.

Oh ! bien entendu, elle avait voulu ce changement : un compagnon, un enfant peut-être, et une promotion sans doute. Mais, il y avait aussi la perte de cette vie qu'elle s'était patiemment construite année après année depuis qu'elle avait quitté ses parents et le cocon familial. Elle était devenue femme accomplie, indépendante et fière. L'homme qui la ferait changer n'était sûrement pas né ! Alors, pourquoi construire une nouvelle vie à deux lui faisait-il peur ?

Elle avait partagé des vies, ailleurs, autrement, et connu d'autres hommes, mais elle ne s'était jamais vraiment engagée comme avec Erwan. Elle avait l'impression de lier son destin à un autre qu'elle aimait. C'était à la fois délicieux et effrayant.

*

Ils s'étaient levés tôt. Juin apportait une brise tiède et légère à travers les battants de la fenêtre entrouverte et le brouhaha de la rue piétonne s'infiltrait en sourdine.

Parfois, un deux-roues déchirait l'air en le tronçonnant d'un coup de poignée d'accélérateur, mais il en aurait fallu beaucoup plus pour abîmer la bulle de tranquillité installée à deux étages au-dessus de la rue.

Des murs blancs, un parquet de bois massif et une vieille cheminée de marbre : tout concourait à faire de cet endroit un havre de paix. Le couple y avait ajouté quelques tapis de fibres naturelles et un mobilier d'inspiration scandinave pour une atmosphère intime et chaleureuse.

Déserté, l'appartement aurait paru calme et reposant, mais voilà... Dans une frénésie de gestes et d'allers-retours souvent inutiles, Val passait d'un carton marqué « vêtements d'été » à sa valise. Préparant activement ses bagages, elle ne donnait pas seulement l'impression d'être surexcitée, elle l'était. Des murmures, des soupirs, de brusques exclamations troublaient le silence de l'appartement.

— Ça, c'est bon... Oui, quelque chose de décontracté... Ce petit haut ? Pourquoi pas ? Non, pas celui-là ! Tu penses qu'il me faut une tenue un peu habillée ? demanda-t-elle plus fort.

— Pour quoi faire ? répondit Erwan qui préparait un café dans la kitchenette.

— Pour l'oral, voyons !

— Tu sais bien que je te taquine ! fit-il, en remplissant le filtre à café. Prévois une tenue élégante, mais pas trop. Imagine-toi en tant que commissaire sur le terrain : tu dois être classe, mais, si tu dois courir, évite les escarpins.

— Je te rappelle qu'il y a des tenues de terrain et qu'il m'est déjà arrivé de courir en opération !

— Oui, capitaine : en jeans et blouson de cuir ! Mais, il s'agit ici de passer un concours, pas d'arrêter des malfrats.

Valérie leva les yeux au ciel d'un air inspiré.

— Je prends le pantalon taille haute à pinces ; il est assez fluide et il sera du plus bel effet avec mes chaussures de tennis blanches.

Erwan appuya sur le bouton « marche/arrêt » de la cafetière et se retourna vers elle en souriant. Elle le fusilla du regard.

— Quoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Tout en décontraction, les bras ballants, Erwan appuya ses fesses au comptoir de la cuisine.

— Non. Tu me fais rire. Ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

— On voit bien que ce n'est pas toi qui...

— Tu as passé l'admissibilité, puis la préadmission, la coupa-t-il. Ce n'est plus qu'une formalité.

— Une formalité ? grogna-t-elle.

— Oui, pour toi, ce sera une formalité.

— Tu crois ça ? Après toutes ces épreuves, c'est le sommet que je dois atteindre et il n'y a pas beaucoup de places là-haut.

— Détends-toi !

— Facile à dire...

Elle s'arrêta un bref moment.

— Je vais te dire une chose... J'aurais préféré être éliminée tout de suite !

Erwan choisit de couper court. Il se tourna vers la cafetière à laquelle il sembla s'adresser.

— L'avion décolle de Pluguffan à 6 h 30 ; ça fait tôt !

— J'aime autant prendre celui-là : ça me fait arriver à Lyon à 10 h 10, après une petite escale à Orly, fit-elle en relevant la tête de la valise, un slip à la main.

— Mouais... maugréa-t-il.

Il se retourna vers Valérie, abandonnant le percolateur qui chouinait.

— Erwan, tu sais bien qu'il n'y a que des avantages. Ça me laissera le temps de m'installer à l'hôtel et de me poser afin de ne pas être trop stressée pour démarrer les épreuves du concours, mardi matin.

— C'est pas faux, acquiesça-t-il, en s'approchant de Val. C'était juste une réflexion que je me faisais à voix haute.

Et il lui colla un baiser rapide sur la bouche comme s'il voulait la faire taire. Valérie lui adressa son plus beau sourire et tendit vers lui sa main libre qu'il attrapa.

— Nous sommes samedi, et je ne pars que lundi, murmura-t-elle, en l'entraînant vers la chambre à coucher.

Avant de passer la porte, elle visa la valise, mais la culotte qu'elle voulait y voir atterrir tomba à côté. Dans la kitchenette, la cafetière crachouilla ses dernières gouttes.

3

Quelque part en Finistère Sud, début février 1980.

La réunion devait avoir lieu dans le plus grand secret, aussi l'endroit et l'heure avaient été communiqués au dernier moment. La plupart des participants se doutaient que la Police avait déjà les yeux braqués sur eux, mais, malgré le danger qui planait sur eux, il leur fallait débattre de la marche à suivre quant à l'affaire de Plogoff.

La contestation grandissait et l'adhésion à la cause bretonne aussi. Les années 70 avaient apporté un « revival culturel » et se terminaient par une contestation écologique.

Les côtes avaient subi des marées noires successives et, à présent, il y avait ce projet de centrale nucléaire ! Tout cela participait d'un retour du sentiment d'appartenance à un peuple opprimé.

Pour tous ces militants de la cause indépendantiste, la Bretagne semblait un territoire dont l'État français pouvait faire ce qu'il voulait, en éludant toute concertation avec ses habitants et sans le moindre respect de sa population. La Bretagne s'avérait une colonie dont la France profitait.

L'importance de la présence militaire en Bretagne montrait également un territoire contrôlé selon le bon vouloir de la République française. Nul ne pouvait ignorer, dans la rade de Brest, la base ultrasecrète de

sous-marins nucléaires de l'Île Longue, construite en un temps record entre 1967 et 1972. La Marine nationale occupait les ports de Lorient et de Brest.

Les appareils de l'aéronavale prenaient leur envol depuis Landivisiau, Lann-Bihoué ou Lanvéoc-Poulmic.

Les bidasses crapahutaient en forêt de Paimpont, à la Lande D'Ouée et sur les bords de l'Aulne près de Châteaulin tandis que les officiers étudiaient à Coëtquidan, dans le pays de Ploërmel.

Dans l'esprit des membres de l'organisation secrète, l'armée française, omniprésente, faisait écho à l'armée britannique en Irlande du Nord : il ne s'agissait, ni plus ni moins, que d'une force d'occupation.

Le chef, responsable de la division du secteur sud du Front de Libération de la Bretagne, n'en doutait pas, il pourrait compter sur ses hommes. Il les savait jeunes et impatientes. Tout ce qui semblerait envisageable pour placer l'État français dans une situation difficile serait bienvenu.

— Il faut que la France perçoive la Bretagne comme un danger et qu'on l'amène à considérer chaque citoyen breton comme un ennemi potentiel, estimait-il.

Comme à chaque début de conflit, il ne manquait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Et c'est de cette fameuse étincelle qu'on devait s'entretenir ce soir-là.

*

Quimper, lundi 29 juin, de nos jours.

Après son retour de l'aéroport de Pluguffan, Erwan avait fait le lit et passé l'aspirateur. Un peu de ménage lui avait permis de se changer les idées. Ensuite, il

s'était affalé sur le canapé avec un livre qu'il avait puisé dans un des cartons pas encore déballés. En dépit de tous ses efforts, il venait de lire quelques pages sans s'en rappeler un traître mot.

Malgré toute la bonne volonté qu'une partie de son cerveau voulait bien y mettre, une autre partie freinait des quatre fers et l'envoyait balader. Son esprit vagabondait loin de ce récit de marin qui voulait relater le voyage d'un vapeur ramenant des coolies de Singapour vers la Mandchourie.

S'embarquer et voguer en mer de Chine à la fin du XIXe siècle, voilà ce qu'il lui aurait fallu, mais...

Ça lui manquait.

Son boulot lui manquait.

Et pourtant, combien de fois, dans sa vie d'avant, Erwan s'était dit : « *Ras-le-bol, métier de merde !* »

Ce métier de merde, il l'avait aimé, et plus que tout. Plus que sa propre vie, plus que sa famille et ça... Ça avait été un sacré problème, avec un divorce à la clé.

Et, comble du désespoir professionnel, le groupe qu'il avait créé avait été automatiquement dissous dès son départ à la retraite. Valérie avait été mutée au commissariat de Concarneau et elle s'était inscrite au concours interne pour devenir commissaire.

Quant au jeune lieutenant Dominique Dayou, il s'était retrouvé dans le service du commissaire Bellec au SRPJ de Rennes. Ce dernier ne cachant pas son dédain pour les membres de la CEHN, Erwan plaignait son ancien subordonné. Le souvenir de son visage encadré de boucles blondes, de sa maigre moustache et des quelques poils qui se battaient en duel sur ses joues, fit sourire l'ex-commissaire.

En dépit des années qui défileraient, Dayou resterait sans doute un éternel adolescent. Malgré

quelques coups de fil qui se voulaient rassurants, l'ex-policier n'était pas convaincu de l'avenir de son fidèle lieutenant. Il y avait pourtant un espoir que Dominique quitte l'équipe de ce con de Bellec : il était sur les rangs pour devenir capitaine à son tour.

Cependant, originaire de Quimperlé, le jeune policier appréciait d'être basé à Rennes, métropole située à moins de deux heures de route du Sud-Finistère. De plus, il était attaché à cette ville et plus encore à une étudiante de l'université de Rennes².

À présent, Erwan doutait que son nouvel emploi de responsable-sécurité le satisfasse un jour ! À vrai dire, il était certain qu'il ne le satisferait jamais. Depuis qu'il avait pris sa retraite de commissaire et qu'il avait accepté ce job, il avait l'impression de ne plus faire régner la justice.

Finie la défense du faible, de la veuve et de l'orphelin. Fini ce qui faisait l'essence de son ancien métier, cet esprit chevaleresque qui lui venait des lectures classiques de son enfance : *Ivanhoé*, *Robin des Bois* ou *Les trois mousquetaires*.

Ces dernières années, à la tête de la CEHN, il avait résolu, ou du moins essayé de résoudre, bien d'étranges affaires. Mais, son emploi actuel n'avait rien à voir avec la fiche de poste annoncée. Au lieu de se focaliser sur la mise en sécurité des milliers de visiteurs journaliers, son travail consistait surtout à surveiller les petits voleurs à la tire qui, pour la plupart, étaient des adolescents, filles ou garçons. Intoxiqués aux grandes marques, ces ados voulaient s'offrir de la technologie malgré tout. D'autres étaient de jeunes adultes en mal de sensations fortes. Il devait aussi faire procéder à la restitution d'objets par des kleptomanes, parfois bien sous tous rapports et, souvent, fouiller, en dehors de toute légalité,

le sac ou les poches de meurt-de-faim qui voulaient manger autre chose que les rations des Restos du cœur ou du Secours Populaire.

Tout compte fait, dans ce dernier cas, il avait l'impression de faire régner l'injustice sociale.

*

**Paris,
novembre 1979.**

Personne n'aurait pu deviner que cet homme un peu rondouillard à l'allure banale qui venait de traverser le jardin des Tuileries nonchalamment était un député du Finistère.

Il suivit une portion de la rue de Rivoli avant de tourner dans une étroite voie perpendiculaire à la fameuse artère bordée d'arcades. Passant sous une verrière Art déco, il pénétra enfin dans un hôtel à la décoration très classique. Sans s'arrêter à l'accueil, il se dirigea vers une porte qui donnait accès à une petite salle de réunion.

— Pile à l'heure, cher ami ! lança un des hommes présents.

Ils étaient trois, assis autour d'une table en bois verni, tous habillés d'un costume trois pièces gris à rayures. Tous trois avaient les cheveux tirés en arrière et gominés. Tous trois fumaient le cigare même, apparemment, le benjamin, un poupon joufflu qui semblait frais émoulu d'une école de commerce. On aurait dit des triplés à une réunion familiale... Et, comme dans chaque famille, il y en avait toujours un à parler plus que les autres, c'est celui-là qui venait de prendre la parole.

— Cher député, comment allez-vous ?

— Très bien, je vous en remercie.

— Parfait ! Parfait ! Et sinon, dans votre circonscription ?

— Je me doutais que vous alliez aborder ce petit problème.

Les deux silencieux se penchèrent sur la table comme pour accompagner leur porte-parole.

— Pour nous, il ne s'agit pas d'un « petit problème ». Il s'agit d'un énorme problème ! fit le bavard de la famille, en tapotant la table du bout des doigts.

— Comme vous y allez ! essaya le député, en fixant les doigts qui cavalaient.

— Vous savez que des intérêts gigantesques sont en jeu. Il en va de l'avenir de la France ! Notre société minière d'uranium, la SOMIDUR, a fait de très gros investissements au Niger.

— Oui, je suis au courant, mais... La commission de la défense nationale, à laquelle j'appartiens, a voté des crédits pour des opérations extérieures qui vous concernent au premier chef !

Les doigts cessèrent leur chevauchée.

— À ce propos, certains militaires n'apprécient pas le sort qui est fait à quelques Touaregs. Depuis quand le soldat verse-t-il dans l'humanitaire ?

— J'ai lu quelques rapports, en effet. Juste des signaux d'alerte, pour se donner bonne conscience, rien de plus. On peut rapatrier ceux qui ne se sentent pas bien là-bas.

Au grand désarroi du député, les doigts reprirent leur gigue pour le plus grand plaisir des autres gominés.

— Très bonne idée, mais ceux qui resteront, à quoi serviront-ils ? À quoi serviront les troupes françaises déployées autour des exploitations minières s'il n'y a plus besoin de minerai ?

— Le nucléaire a le vent en poupe et...

La danse des doigts s'arrêta dans un coup de poing sonore sur le plateau de la table.

— Je n'en suis pas si sûr ! Depuis l'accident de Three Miles Island aux USA, c'est le mouvement antinucléaire qui a le vent en sa faveur. Chez vous, il y a un problème à Plogoff, mais vous n'êtes pas le seul ! Il y a le village de Chooz, dans les Ardennes, et puis les autres... à venir...

Le député se faisait tout petit au bord de la grande table ronde.

— Plogoff fait figure de symbole ! continua le complet gris. Si ça coince là-bas, j'ai bien peur que les autres suivent.

— Une réaction en chaîne ?

— Ce n'est pas le moment de faire de l'humour.

— C'est-à-dire que...

— Votre parti perçoit chaque année des dons très importants. Inutile de vous rappeler que notre société appartient à un consortium international produisant des millions de dollars de bénéfices annuels et fait partie des généreux donateurs pour vos bonnes œuvres.

Le député eut la vision soudaine de son manoir néobreton situé au milieu d'un parc arboré avec vue sur l'anse de Bénodet où mouillait son voilier.

Il reprit de la consistance et se redressa, les épaules bien dégagées et les mains à plat sur la table, prêt à entamer un discours.

— En ces temps troublés, notre économie est à la merci d'embargos pétroliers et je suis conscient que la France doit garantir son indépendance énergétique.

— Je vois que vous comprenez vite.

— Mais, pour Plogoff, comment voyez-vous la chose ?

— L'idéal serait que les mouvements antinucléaires manifestent gentiment, qu'ils crient leurs slogans un bon coup et qu'ensuite...

— Qu'ensuite ?

— Qu'ensuite, ils ferment leurs grandes gueules et qu'on la construise, cette putain de centrale ! s'énerva la pipelette, en prenant à témoin ses deux compères. Vous avez besoin d'électricité pas chère, vous les Bretons ! Vous ne voulez pas retourner à la chandelle comme il y a... je dirais, trente ans...

— Vous exagérez !

— Comment, j'exagère ? Je me demande si la seule chose utile qu'ont faite les Allemands pendant l'occupation, ce n'est pas de vous installer un réseau électrique.

S'il avait eu un chapeau, le député l'aurait sans doute mangé.